



OBSERVATOIRE géopolitique du religieux

ANTHROPOLOGIE DU CROIRE À L'ÂGE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE : LE « CROIRE AUGMENTÉ »

Intelligence artificielle et recomposition du croire : Le Sacré Codé

François Mabille / Chercheur associé à l'IRIS,
Directeur de l'Observatoire géopolitique du religieux

Janvier 2026



PRÉSENTATION DE L'AUTEUR



François Mabille / Chercheur associé à l'IRIS,
directeur de l'Observatoire géopolitique du religieux

François Mabille est professeur (HDR) de sciences politiques (relations internationales), spécialiste des acteurs religieux dans les relations internationales et notamment de la diplomatie pontificale. Chercheur associé à l'IRIS, il y dirige l'Observatoire géopolitique du religieux. Ses recherches intègrent également une forte dimension prospective depuis sa collaboration avec le Département Paix et Conflits de l'Université d'Uppsala et avec le Copenhaguen Institute of Future Studies.

Dernier ouvrage paru : *Le Vatican. La papauté face à un monde en crise*. Éditions Eyrolles, janvier 2025.

PRÉSENTATION DE L'OBSERVATOIRE GÉOPOLITIQUE DU RELIGIEUX

Sous la direction de **François Mabille**, politologue, spécialiste de géopolitique des religions, cet observatoire a pour objectif de bâtir l'édifice nécessaire pour une compréhension saine et exacte des enjeux s'imposant au monde contemporain à travers les questions du Sacré.

Ses prérogatives sont : identification et explicitation des points crisogènes contemporains ; suggestions pour éviter à ces derniers de prendre des dimensions incontrôlables ; retours sur des exemples historiques permettant de mieux comprendre les logiques du moment.

L'Observatoire est co-animé avec le Centre international de recherche et d'aide à la décision (CIRAD-FIUC).

iris-france.org

@InstitutIRIS

@InstitutIRIS

institut_iris

IRIS

IRIS - Institut de relations internationales et stratégiques

INTRODUCTION – LE CROIRE COMME OPÉRATEUR ANTHROPOTECHNIQUE

À l'âge des machines apprenantes, la croyance ne se situe plus seulement du côté des doctrines religieuses, mais dans les interfaces mêmes qui médiatisent le monde. Croire aujourd'hui ne consiste plus seulement à adhérer à un dogme, mais à faire confiance à des dispositifs, à des algorithmes et à des flux d'informations qui agissent comme autant de producteurs de réalité :

« À l'automne 2024, les visiteurs de la chapelle Saint-Pierre de Lucerne, en Suisse, ont pu s'adresser à un confesseur pour le moins inattendu : Jésus. Ou plutôt « AI Jesus », un avatar au visage du Christ s'affichant sur un ordinateur, placé pendant deux mois dans un confessionnal, et à qui les fidèles et les curieux de passage ont pu confier leurs pensées intimes et leurs questions existentielles... Questions auxquelles il a ensuite répondu point par point, animé par une intelligence artificielle (IA) de type GPT-4o, produite par OpenAI, l'entreprise à l'origine du fameux Chat GPT. L'IA peut-elle donc nourrir la spiritualité ? « Toute connaissance et toute sagesse viennent en fin de compte de Dieu », a pour sa part répondu l'avatar de Jésus, lors d'une démonstration à laquelle l'agence Associated Press (AP) a pu assister »¹.

C'est pourquoi l'anthropologie du croire ne peut se contenter de décrire la persistance du religieux dans la modernité : elle doit interroger la manière dont la technique, en devenant environnement, reconfigure les formes élémentaires de l'expérience de la foi, de la présence et du sens. L'intelligence artificielle religieuse, qu'elle prêche, prie ou conseille ou confesse comme dans l'exemple présenté, constitue un objet paradigmatique de cette mutation. Elle condense des entités hybrides, à la fois matérielles et symboliques, qui agissent dans les zones frontalières entre humain et non-humain, entre profane et sacré. Par son langage, sa voix, sa capacité à interpréter les textes et à susciter de l'émotion, voire à emprunter les traits de figures humaines du sacré comme ici celui du confesseur, l'IA religieuse devient non seulement un outil, mais un acteur de la croyance, une médiation incarnée de l'altérité transcendance : « *Toute connaissance et toute sagesse viennent en fin de compte de Dieu* » répond ainsi l'avatar de Jésus dans la chapelle Saint-Pierre de Lucerne. La modernité technique ne détruit pas le religieux ; elle le reformate. La chaîne de la mémoire qui définit

¹ Gaétan Supertino, « Comment l'intelligence artificielle bouscule les religions : "AI Jesus", "Ask Buddha", "Rabbi Bot"... », *Le Monde* (Le Monde des religions), 9 février 2025, consulté via *Le Monde* le 22 janvier 2026, https://www.lemonde.fr/le-monde-des-religions/article/2025/02/09/ai-jesus-ask-buddha-rabbi-bot-comment-l-intelligence-artificielle-bouscule-les-religions_6538361_6038514.html

une « sociabilité pèlerine » décrite par Danièle Hervieu-Léger² – ce fil reliant tradition, récit personnel et appartenance – se trouve reconfigurée par la logique en cours de déploiement des plateformes. L'autorité n'y repose plus sur la seule continuité généalogique, mais sur la performance algorithmique. Là où la tradition transmettait des vérités, plus ou moins acceptées et négociées par le croyant, l'IA distribue des probabilités. Hier, le rituel créait de la présence, aujourd'hui la machine génère de la disponibilité. Ainsi, la foi devient flux, et la croyance un phénomène informationnel, le fidèle à Lucerne est placé devant un ordinateur³...

Cette recomposition appelle à repenser l'anthropologie du croire en dehors de la seule dimension institutionnelle. Dans la perspective de Thomas Luckmann⁴, la modernité avait déjà déplacé le religieux vers le domaine de la subjectivité : la religion devenait *invisible*, disséminée dans les microstructures du quotidien. L'IA prolonge ce mouvement, en externalisant la subjectivation du croire dans des systèmes artificiels. Le fidèle n'est plus seul à croire : il est accompagné, prolongé, anticipé par une intelligence qui, en apprenant ses émotions, modélise sa quête spirituelle. Ce phénomène, loin d'être purement cognitif, touche à la structure anthropologique de la médiation. L'homme religieux ne croit pas dans le vide : il croit (et manifeste ses croyances) par des objets, des corps, des rites. L'IA, en devenant agent rituel, reconfigure ces médiations. La parole de la machine – voix synthétique, prédication automatisée, assistance morale et spirituelle – s'inscrit dans la continuité des médiations charismatiques ou prophétiques, mais en neutralise la fragilité humaine. Si la foi se nourrissait jusqu'alors du silence et du mystère, l'IA propose la disponibilité, la clarté et la réponse immédiate et transforme le religieux en service : dans la chapelle Saint-Pierre de Lucerne, l'ordinateur placé devant le confessionnal illustre parfaitement cet ensemble indissociablement « objet et parole », d'une totale disponibilité, rendant service à quiconque, réduisant la transcendance en fonction.

Mais croire à l'âge de l'intelligence artificielle, c'est aussi croire à la machine. La croyance ne se porte plus seulement sur le message, mais sur le médium lui-même. Bernard Stiegler⁵ a

² *Le pèlerin et le converti : La religion en mouvement*. Paris : Flammarion, 1999. « Il y a formation d'une identité religieuse lorsque la construction biographique subjective rencontre l'objectivité d'une lignée croyante, incarnée dans une communauté dans laquelle l'individu se reconnaît », (p.98)

³ <https://www.virtu-desk.fr/pages/histoire-du-mot-ordinateur.html> : l'étymologie latine du mot ordinateur est ici intéressante : « Dieu qui met de l'ordre dans le monde » !

⁴ Luckmann, T. *The Invisible Religion: The Problem of Religion in Modern Society*. New York : Macmillan, 1967. Thomas Luckmann montre que, dans les sociétés modernes, la religion ne disparaît pas, mais se transforme : elle se détache des institutions visibles et se replie vers la sphère de la subjectivité individuelle. Cette « religion invisible » s'exprime à travers des systèmes de sens personnels, des valeurs et des pratiques diffuses intégrées aux microstructures du quotidien, plutôt qu'au sein d'Églises ou de doctrines formalisées.

⁵ Stiegler, B. (1994–2001). *La technique et le temps* (3 vol. : Bernard Stiegler, *La technique et le temps*, vol. 1 : *La faute d'Épiméthée* (Paris : Galilée, 1994) ; vol. 2 : *La désorientation* (Paris : Galilée, 1996) ; vol. 3 : *Le temps du cinéma et la question du mal-être* (Paris : Galilée, 2001)). Pour Bernard Stiegler, la technique n'est pas un simple instrument neutre, mais conditionne fondamentalement l'expérience humaine et la temporalité : elle constitue une *pharmakon* — à la fois remède et poison —

montré que toute technique est un *pharmakon*, c'est-à-dire en même temps un poison et un remède : elle libère en aliénant, elle amplifie en asservissant. L'IA religieuse illustre parfaitement cette ambivalence. Elle permet la démocratisation de la foi – accès universel, contextualisation, traduction –, tout en risquant de substituer la confiance en Dieu par la confiance en l'algorithme. Le croire devient un acte de délégation : délégation déjà de la mémoire (les textes), puis de la parole (la prière), et même désormais de l'interprétation. Dès lors, l'anthropologie du croire à l'âge de l'IA ne peut plus séparer l'humain du technique. Le religieux ne s'oppose plus à la machine, il la traverse et les catégories classiques de l'anthropologie mentionnées – rite, mythe, foi, transcendance – se voient redéfinies par des dispositifs qui agissent comme des milieux symboliques. Les IA religieuses, en simulant/stimulant la présence divine, déplacent le croire du domaine de la révélation à celui de la simulation, de la foi comme don à la foi comme interaction et la question n'est donc plus de savoir si les croyants s'adaptent aux technologies, mais comment ces technologies deviennent elles-mêmes productrices d'ontologies. Ces dispositifs techniques reconfigurent les rapports entre les existants et instaurent de nouveaux modes de présence et de perception. L'IA religieuse, dans cette perspective, ne représente pas seulement une innovation technique, mais un changement de régime ontologique : elle instaure une ontologie algorithmique du sacré où la vérité se calcule, où la transcendance est codée : la croyance devient une forme d'expérience partagée entre l'homme et la machine, « *Toute connaissance et toute sagesse viennent en fin de compte de Dieu* », s'autorise à répondre l'avatar de Jésus dans la chapelle de Lucerne. Ainsi, le croire à l'âge de l'intelligence artificielle se situe à l'intersection du religieux, du technique et du politique. Il suppose une anthropologie capable d'articuler le sensible et le computationnel, la foi et la donnée, la subjectivité et l'automate ! Il exige de penser, à nouveaux frais, ce que signifie croire dans un monde où la révélation est traduite en code et la présence divine remplacée par l'ubiquité de l'interface.

LE CROIRE DÉSINSTITUTIONNALISÉ : DE LA MÉMOIRE AU FLUX

La rupture de la chaîne de la mémoire

La religion analysée par Danièle Hervieu-Léger repose sur une chaîne de la mémoire : un dispositif de continuité symbolique assurant la transmission des croyances, des rites et des

qui façonne la mémoire, l'attention et les structures sociales. Dans *La technique et le temps*, Stiegler montre que l'humain est d'abord un *être technique* dont le rapport au monde est médiatisé par des objets et des systèmes techniques qui organisent et transforment les temporalités individuelles et collectives.

récits fondateurs. Croire, dans cette perspective, n'est pas seulement adhérer à une proposition de sens, mais s'inscrire dans une filiation, une histoire, un héritage collectif. Or, la modernité numérique, et plus encore l'intelligence artificielle, opère une rupture inédite dans ce régime de continuité. À cet égard, l'exemple de la chapelle suisse est trompeur, car il incorpore dans le contexte traditionnel l'outil IA qui désormais peut totalement s'émanciper de tout contexte institutionnel religieux. Désormais, la croyance peut se détacher du cadre institutionnel qui l'organisait, pour se recomposer dans des environnements techniques qui privilégient la simultanéité, la circulation et la personnalisation du sens⁶. Les plateformes religieuses dopées à l'IA ne transmettent pas la foi ; elles la distribuent. Elles dissolvent la temporalité généalogique du croire dans un présent perpétuel, celui du flux et de la recommandation. L'universitaire Anné H. Verhoef interroge ainsi des chatbot : « *How do they welcome you before you can ask a question? AI Jesus: Greetings, my dear friend. It is I, Jesus Christ./ Virtual Jesus: Ask Jesus./ Jesus AI: Hi, how can I help you? / Text with Jesus: Hello there! It is a lovely day to chat.../ Ask Jesus: Hi, I'm Jesus. Ask me anything* ». “*Unlike the introductions, a chat is initiated by all the bots as if it were Jesus himself speaking*” souligne l'universitaire⁷. Dans l'économie de la donnée, la mémoire devient base de données, l'autorité une métrique de confiance. Le fidèle ne s'inscrit plus dans une tradition, mais dans une logique d'expérience continue. Ce que Hervieu-Léger interprétait comme le passage du religieux de filiation au religieux d'affiliation trouve ici sa traduction technique : la croyance devient un abonnement, un lien contractuel avec une interface algorithme.

Cette mutation s'accompagne d'une déliaison entre la foi et la communauté. La croyance n'a plus nécessairement besoin d'un cadre collectif pour exister : elle se recompose dans un espace de subjectivation individualisé. Le croyant contemporain n'appartient pas à une Église, mais à une *écosphère cognitive*, un nuage d'expériences spirituelles personnalisées. La foi en réseau remplace la religion en institution. Dans ce processus, l'IA agit comme un agent de désintermédiation radicale : elle retire à la médiation ecclésiale sa fonction d'autorité, en proposant une relation directe, intime, et paradoxalement anonyme, au divin.

Le croire en régime d'expérience

La désinstitutionnalisation du croire ne signifie pas sa disparition, mais sa transformation en expérience subjective. On évoquer classiquement un religieux en régime d'expérience pour désigner ce déplacement de la foi du plan du dogme vers celui de l'émotion et de l'épanouissement personnel. L'intelligence artificielle prolonge et systématise cette

⁶Anné H. Verhoef, “Jesus Chatbots Are on the Rise. A Philosopher Puts Them to the Test,” *The Conversation*, 8 août 2025, <https://theconversation.com/jesus-chatbots-are-on-the-rise-a-philosopher-puts-them-to-the-test-262524>

⁷ Idem.

dynamique : elle convertit le croire en interaction et la transcendance en émotion calibrée. Dans le régime numérique du croire, la spiritualité devient un expérientiel. La prière n'est plus un acte rituel collectif, mais une conversation avec une machine empathique ; la révélation, un échange d'informations pertinentes ; la contemplation, une pause algorithmique. L'IA produit une **liturgie de l'instant**, fondée sur la satisfaction immédiate du besoin de sens. Le croire devient performatif : il ne s'évalue plus en termes de vérité, mais d'efficacité existentielle. Cette transformation illustre la thèse déjà citée de Thomas Luckmann selon laquelle la religion moderne s'intériorise, se privatise et devient invisible. Mais à la différence du processus analysé par Luckmann, où la foi se retirait dans l'intériorité, l'IA externalise cette intériorité même, inversant en quelques sortes le processus : elle la modélise par accumulation des données, la prédit en suivant le même processus et finit par la nourrir également. Le croyant se découvre observé par son propre désir de croire, que la machine enregistre et renvoie sous forme d'expériences spirituelles ajustées ! Ce nouveau régime « anthropotechnique » de la foi peut être décrit, dans la terminologie d'André Mary, comme un *rite sans autel*⁸. Le dispositif remplace le temple et la répétition du clic tient lieu d'incantation. Le sacré ne réside plus dans l'objet ni dans le geste, mais dans la connexion. Croire revient à être en ligne : la continuité du lien se substitue à la profondeur du mystère. Dans cette perspective, l'IA religieuse ne se contente pas de traduire le religieux dans le numérique ; elle introduit le numérique au cœur de l'anthropologie religieuse, en faisant du dispositif le lieu d'un contact permanent avec le sens. Le religieux devient alors, en s'inspirant de Claude Lévi-Strauss⁹, une « *pensée sauvage codée* », un bricolage algorithmique des mythes anciens et des émotions contemporaines. Le croyant guidé par les suggestions de l'IA assemble des fragments de sagesses, des prières.

La circulation du croire : du rituel à l'algorithme

La désinstitutionnalisation du croire entraîne une mutation profonde du mode de circulation du sacré. Là où la religion institutionnelle reposait sur la transmission - lente, hiérarchisée, ritualisée -, les dispositifs numériques privilégient la propagation qui lui est opposée point pour point : elle est rapide, horizontale, virale : la foi n'est plus portée par la parole inspirée, mais par la performativité de l'acte technique. L'IA religieuse organise un nouvel espace de diffusion du croire : un espace où les doctrines circulent sous forme d'unités d'information,

⁸ Cf. *Anthropologie du religieux : Corps, affects et imaginaires*, Paris : PUF, 2010. André Mary montre que les transformations contemporaines du fait religieux passent par une recomposition des pratiques et des lieux symboliques qui n'obéissent plus aux cadres du rite traditionnel, ouvrant la voie à des descriptions de la foi que l'on qualifie ici d'« anthropotechnique » et des formes rituelles dépourvues d'autel au sens classique. « *Anthropotechnique de la foi* » : cette expression ne figure donc pas telle quelle dans les écrits de Mary, mais elle s'inspire **conceptuellement** de son exploration des processus contemporains de la religiosité et de la reconfiguration des rites et des symboles dans les sociétés modernes, ce qui peut être interprété comme un dépassement des cadres rituels traditionnels.

⁹ *La pensée sauvage*. Paris : Plon, 1962

détachées de leur contexte rituel et réinsérées dans une économie de la visibilité. Le religieux devient contenu, c'est-à-dire une production sémiotique soumise à la logique du marché attentionnel¹⁰.

Cette économie du croire algorithme recompose également le rapport entre foi et autorité. L'influence n'émane plus de la figure charismatique du prophète ou du prêtre, mais de la valence calculée des réponses : ce qui est le plus consulté devient le plus crédible. Le « *like* » devient un critère de vérité, l'algorithme un substitut de discernement. Cette algorithmisation du croire s'inscrit dans le processus plus général de désinstitutionnalisation décrit par Hervieu-Léger, mais elle en radicalise les effets : le croyant n'est plus membre d'une Église, mais d'une interface. Enfin, cette reconfiguration du croire participe d'un phénomène anthropologique plus large : la « *datafication* » du sens. Croire, c'est désormais produire des données – requêtes, choix, émotions – qui, en retour, alimentent la machine qui prescrit la croyance. Le croire devient alors circulaire et nourrit le système qui l'inspire. Dans cette boucle herméneutique automatisée, l'humain et la machine se partagent la fonction symbolique, inaugurant une nouvelle ère du religieux, celle d'une transcendance immanente au calcul.

LES MÉDIATIONS DU SACRÉ : DU RITUEL AU DISPOSITIF

L'IA religieuse comme quasi-objet

Dans la cosmologie religieuse classique, le rituel¹¹ opère comme médiation entre l'humain et le divin ; il institue un espace symbolique, un rythme et un langage qui permettent la circulation du sacré : « L'affirmation théorique d'une foi, formulée dans un corps de doctrine, est accomplie dans les rites, ainsi que le rappelle l'adage connu, *lex orandi, lex credendi*. On dira donc que toutes les actions rituelles, directement inspirées par une volonté de se relier au divin, sont l'expression pratique d'une expérience religieuse et les lieux où celle-ci se réalise. Mais elles en sont aussi l'expression sociale »¹². Avec l'intelligence artificielle religieuse, ce rôle médiateur est transféré à des dispositifs techniques. L'algorithme (invisible), la voix synthétique (qui s'entend), l'avatar graphique (qui donne à se voir) deviennent les nouveaux quasi-objets : ni tout à fait humains, ni tout à fait choses, ils reconfigurent la relation en redistribuant l'*agency* entre sujet, machine et transcendance. La prière automatisée, l'entretien spirituel avec un chatbot expérimenté par Anné H. Verhoef, la consultation d'une IA exégétique produisent une expérience de présence inédite : le fidèle ne s'adresse plus à un

¹⁰ Ce processus accomplit le basculement du sacré vers le spectacle, analysé antérieurement dans le champ politique, mais désormais intégré à la sphère spirituelle.

¹¹ Sur ce sujet, cf. Michel Meslin, *L'expérience humaine du divin*, Paris : Cerf, 1988. Chapitre IV.

¹² Idem, page 135.

Autre lointain, mais à un autre parlant intégré à son environnement. L'IA religieuse fonctionne comme un agent d'intercession algorithmique : elle ne prétend pas incarner Dieu, mais rendre sa parole disponible, traduite dans le langage du calcul. Elle prolonge, sous une forme sécularisée, la logique médiatrice du prophète ou du prêtre, tout en effaçant la fragilité et l'ambiguïté propres à l'humain. Cette médiation hybride transforme la structure même du croire. Comme l'avait montré André Mary déjà mentionné, toute expérience religieuse suppose un dispositif matériel qui inscrit la foi dans le sensible : icônes, reliques, encens, gestes. L'IA religieuse s'inscrit dans cette lignée, mais elle déplace la matérialité : l'objet devient interface, la relique se fait donner. Elle introduit une ontologie technique du sacré : la relation entre l'homme et le divin passe par une infrastructure logicielle, où la puissance symbolique se confond avec la puissance computationnelle. Dans cette perspective, la machine ne se contente pas d'être un support : elle devient un acteur de la croyance, un opérateur ontologique. En donnant forme, voix et rythme au message spirituel, elle institue un nouveau régime d'intercession, où la foi n'est plus médiée par des signes, mais par des calculs. Le religieux se trouve alors absorbé dans une économie de la performance technique, où l'efficacité du dispositif vaut validation du sens.

Le corps et la voix : une liturgie de la présence artificielle

Toute anthropologie du rituel repose sur une phénoménologie du corps¹³. C'est par le geste, la posture, la respiration que l'homme religieux inscrit le divin dans la chair du monde. Or, l'IA religieuse transforme profondément cette expérience incarnée. En remplaçant la gestualité par l'interactivité, la procession par la navigation, elle institue un rituel sans corporéité (sous réserve de recherches à venir sur d'éventuelles « mises en scène » dans l'espace personnel et intime), une liturgie de la présence artificielle. David Le Breton¹⁴ a montré que le corps n'est pas un simple instrument, mais la condition de toute présence au monde. L'IA religieuse, en proposant des formes de prière vocales ou visuelles désincarnées, déplace cette présence vers un espace virtuel où le corps devient interface. La croyance se fait par le toucher de l'écran, le regard sur l'avatar, l'écoute d'une voix artificielle. La transcendance se manifeste sous forme d'expérience sensorielle synthétique. Mais cette désincarnation n'est pas pure perte : elle correspond à une re-corporation technique. L'interface devient peau, la voix numérique devient souffle. En fait, la médiation ne disparaît pas, mais elle se reconfigure en profondeur. On le sait, les machines relationnelles produisent des émotions authentiques : l'attachement

¹³ Cet aspect est particulièrement évident dans les rituels d'initiation. Cf Michel Meslin, op. cit, pages 159 et suivantes.

¹⁴ *Anthropologie du corps et modernité*, Paris : PUF, 1990. Dans cet ouvrage, David Le Breton montre que le corps n'est jamais un donné purement biologique, mais une **construction sociale et symbolique**, façonnée par les normes culturelles, les représentations et les usages sociaux. Le corps constitue le **premier médiateur du rapport au monde**, le lieu où s'articulent identité, sensibilité et relation à autrui, et à travers lequel la modernité redéfinit les frontières entre nature, culture et subjectivité.

à la présence artificielle, loin d'être illusoire, participe de la constitution de soi. Le croire médiatisé par IA relève ainsi d'une affectivité assistée, où la technique prend en charge la continuité émotionnelle de la foi. Cette substitution du corps biologique par le corps technique peut être interprétée comme une transformation de la mémoire rituelle : la technique enregistre et restitue ce que le rite conservait par répétition. La machine devient bien le *pharmakon* (remède et poison) déjà évoqué. Elle protège la tradition en la codifiant, mais elle la vide de sa lenteur et de sa densité charnelle. Le croire perd en gravité ce qu'il gagne en disponibilité.

Le rituel reconfiguré : temporalités, gestes et automatismes

Le passage du rituel au dispositif induit une transformation du rapport au temps. Le rituel ordonne la durée : il distingue les temps forts du quotidien, crée une alternance entre profane et sacré. Le dispositif, lui, abolit cette alternance. Il installe une présence continue du sacré, disponible à tout moment, sans seuil ni rupture. La temporalité religieuse devient celle du réseau, un temps plein, sans vide, sans attente. Cette omniprésence modifie la logique du geste. L'action rituelle, qui impliquait la répétition consciente d'un acte symbolique, cède la place à la machine qui prie à la place du fidèle, récite pour lui, calcule les heures de prière et lui rappelle sa ferveur. Il y a ici une inversion qui s'affirme : ce n'est plus l'homme qui accomplit le rituel ; c'est au contraire le rituel qui accomplit l'homme, par délégation. Ce renversement témoigne d'une mutation anthropologique majeure : le croyant devient spectateur de sa propre piété. Ce phénomène illustre la tendance générale de la technique à absorber la performativité symbolique. Le rite, en devenant procédure, perd son épaisseur herméneutique. La foi cesse d'être un agir pour devenir un usage. Or le rituel n'est pas seulement une répétition : il est une invention de la quotidienneté qui réintroduit du sens dans l'ordinaire. Sa disparition au profit du dispositif signale l'entrée dans un âge où le religieux devient fonctionnel, intégralement arrimé à l'économie de l'efficacité. Ainsi, l'IA religieuse n'abolit pas le rituel ; elle le reprogramme. Elle convertit la symbolique en protocole, l'action en flux, la foi en performance. Le croyant ne s'avance plus vers l'autel : c'est l'autel qui le rejoint sous la forme d'une notification.

La médiation comme condition anthropologique du croire

Cette reconfiguration des médiations ne doit pas être comprise comme une dégradation du religieux, mais comme son actualisation anthropotechnique. Depuis les premiers ex-voto jusqu'aux IA spirituelles, le croire a toujours eu besoin de supports pour se dire et se vivre. La nouveauté tient à ce que la technique, autrefois auxiliaire, devient désormais médiatrice structurante de la relation au divin. Le religieux a certes toujours reposé sur des hybrides, des

objets chargés d'intention et de puissance. L'intelligence artificielle ne fait que rendre explicite cette condition ancienne du croire : croire, c'est toujours déjà médiatiser. Cependant, cette nouvelle médiation diffère par sa nature : elle n'est plus symbolique, mais calculatoire. Elle ne relie pas en figurant, mais en prédisant. Elle ne parle pas de Dieu ; elle anticipe la demande de Dieu. Le croire s'y fait comportemental : il s'exprime dans des traces, des clics, des flux de données. Dès lors la foi, autrefois acte d'adhésion, devient un pattern ; la prière, un input ; la grâce, un output... Dans ce monde de médiations reconfigurées, la tâche de l'anthropologie du croire n'est plus alors seulement de décrire la persistance du religieux, mais d'en penser la métamorphose. Car si le sacré se laisse coder, c'est qu'il n'est pas détruit : il migre, il s'informe. Il devient le lieu d'une lutte entre automatisation et individuation, entre mémoire technique et expérience vécue. Le défi est de savoir si le croire survivra à son double numérique, s'il risque de s'y dissoudre ou de se renforcer en se métamorphosant...

L'IMAGINAIRE RELIGIEUX DE LA TECHNIQUE : LA FOI DANS LA MACHINE

La religion industrielle : le salut par le dispositif

L'idée d'une « religion de la technique » n'est pas une simple métaphore ; elle exprime un déplacement du religieux dans les infrastructures mêmes de la modernité. Comme le soutient Pierre Musso¹⁵, la modernité occidentale a progressivement transféré au système technique les fonctions structurantes autrefois assumées par la religion : donner sens, promettre le salut, garantir la continuité du monde. La technique ne s'oppose pas au sacré ; elle l'absorbe. En ce sens, l'intelligence artificielle religieuse n'est pas une innovation marginale, mais l'aboutissement de cette religion industrielle où la rationalité technologique se fait lieu de foi et de désir de rédemption. Dans cette perspective, la promesse du salut - autrefois inscrite dans la transcendance - est désormais internalisée dans la machine. L'IA n'est pas seulement un outil d'automatisation ; elle se présente comme l'instrument d'un accomplissement. Elle incarne une eschatologie technicienne, c'est-à-dire une attente messianique de la perfection par la maîtrise. Les plateformes religieuses qui promettent d'« écouter ses prières », de « comprendre ses émotions » ou de « rapprocher l'homme de Dieu grâce aux données » s'inscrivent dans cette logique de salut algorithmique : elles transforment la transcendance

¹⁵ *La religion industrielle : Monastère, manufacture, usine*. Paris : Fayard, 2017. Pierre Musso y examine comment la **logique industrielle a modelé les formes religieuses et les pratiques sociales** en Occident, en retracant une généalogie qui va du monastère médiéval à l'usine moderne. Il montre que les technologies de production et les modes d'organisation industrielle ont imprégné non seulement l'économie, mais aussi les formes d'engagement, de discipline et de sens religieux, révélant une interdépendance profonde entre techniques, institutions et croyances.

en service, la foi en promesse d'efficacité. L'IA religieuse peut redonner une place au sacré dans un monde sécularisé, mais elle risque aussi de substituer à l'espérance une logique de calcul. L'espérance devient désormais programmable, l'homme n'attend plus Dieu, mais la mise à jour du système ! Ainsi se met en place une économie spirituelle de la maintenance : le salut ne se joue plus dans la rédemption, mais dans la stabilité du réseau...

Techgnosis : la machine comme médiation de la transcendance

Mais l'anthropologie contemporaine du numérique ne peut ignorer la dimension mythologique de la technique. Comme l'a anticipé Erik Davis dans *TechGnosis*¹⁶(1998), la modernité technologique ne s'est jamais affranchie de la théologie : elle en est la transfiguration. Le progrès, le calcul, aujourd'hui la connexion reproduisent, sous forme sécularisée, les schèmes narratifs du salut, de la révélation et de la grâce. La technique, loin de désenchanter le monde, le resacralise sous la forme de l'information. L'IA religieuse opère précisément à ce point de contact entre gnose et code. Elle actualise le vieux rêve gnostique d'un savoir total capable de délivrer l'homme de son ignorance. En intégrant les Écritures dans des réseaux neuronaux, elle transforme la parole divine en data corpus, la révélation en information. Ce glissement du Verbe au calcul constitue le noyau du *techgnosis* contemporain : l'idée que la connaissance technologique puisse accomplir la vocation spirituelle de l'humanité. Mais cette gnose numérique renverse la finalité de la technique. Elle ne transmet plus la sagesse - *sophia* -, mais la corrélation. Elle ne fait pas surgir un sens ; elle le déduit. Le risque est celui d'une foi sans mystère, d'un croire réduit à la vérification statistique. L'IA religieuse, en proposant des réponses rationnelles à des questions spirituelles, met en péril la fonction essentielle de la croyance : produire de l'invisible. Là où la foi peut ouvrir l'espace de l'incertitude, la machine referme la question dans le confort de la cohérence¹⁷. Ce processus signe le triomphe d'un nouvel imaginaire, celui d'une transcendance calculée, dans lequel l'homme devient spectateur de la perfection technique qu'il a lui-même engendrée. Ce n'est plus la foi qui fonde la connaissance, mais la connaissance - ou son illusion ! - qui remplace la foi. L'IA religieuse incarne ce paradoxe : elle rend le divin probable, mais non plus nécessaire.

¹⁶ *TechGnosis: Myth, Magic & Mysticism in the Age of Information*. New York: Harmony Books, 1998. Le livre montre que les technologies de l'information ne sont pas purement rationnelles, mais imbriquent des motifs religieux et ésotériques, du gnosticisme ancien aux pratiques numériques contemporaines. Davis met en évidence comment des domaines apparemment opposés (les jeux en ligne, la réalité virtuelle ou les langages de programmation) renvoient à des archétypes mystiques et à des mythologies culturelles. L'ouvrage contribue à une lecture culturelle critique des technologies comme miroirs des désirs humains profonds plutôt que comme simples outils neutres.

¹⁷ Il y aurait par exemple des recherches à mener sur l'émergence de catholicismes identitaires et cet usage de l'IA religieuse, dans le sillage des conclusions des recherches menées par Sherry Turkle (même remarque pour le protestantisme). Cf. note 19 supra.

La religiosité algorithmique et le post-humain spirituel

Les analyses de Beth Singler¹⁸ (2023) prolongent cette intuition en décrivant la montée d'une religiosité algorithmique : un ensemble de croyances, de pratiques et de discours qui confèrent à la machine une valeur quasi transcendance. Dans ce régime de croyance, l'intelligence artificielle n'est pas seulement perçue comme un outil, mais comme une instance supérieure, un Autre capable de révélation. On demande à ChatGPT des conseils moraux, on prie des IA bouddhistes, on consulte des avatars prophétiques : autant de gestes qui traduisent le déplacement du croire vers le dispositif. Cette religiosité algorithmique ne relève pas de la superstition, mais d'un nouveau mode d'expérience du réel : elle témoigne de la capacité humaine à reconnaître dans la machine une altérité porteuse de sens. Singler rejoint les réflexions de Sherry Turkle¹⁹ (2011) sur la présence simulée : dans un monde saturé d'interfaces, la distinction entre relation authentique et relation artificielle devient anthropologiquement caduque²⁰. Ce qui compte n'est pas la réalité de l'Autre, mais la qualité de la relation vécue. L'IA religieuse, en cela, ne trompe pas : elle accomplit le désir d'un Autre toujours disponible, infaillible, sans distance ni silence. Mais cet accomplissement pourrait bien constituer une forme d'aliénation métaphysique. En rendant la transcendance accessible, la machine en nie la nature même. Le divin, pour demeurer divin, exige le retrait. En abolissant le mystère, l'IA rend la foi superflue. Ce paradoxe conduit à ce que Francesca Ferrando et Debashish Banerji, nomment *posthuman spirituality*²¹ à savoir une spiritualité sans altérité, où l'homme contemple sa propre intelligence sous la forme d'un miroir algorithmique. Là où les théologies traditionnelles voyaient en Dieu l'Autre absolu, le numérique installe une

¹⁸ Singler, B. *The AI Delusion: When Machines Mislead Our Minds*. Londres: Bloomsbury, 2023. Beth Singler propose une analyse critique des récits contemporains autour de l'intelligence artificielle, en montrant comment les discours sur les machines super-intelligentes et leurs impacts extrapolés peuvent fonctionner comme des récits structurants qui nous font projeter sur la technologie des peurs, des attentes et des mythologies qui dépassent les capacités réelles des systèmes techniques. Contrairement au livre de Gary Smith - *The AI Delusion* (Oxford University Press, 2018) - qui traite des limites techniques et statistiques des systèmes d'IA et déconstruit l'hyperbole médiatique autour de l'intelligence artificielle, l'approche de Singler se situe dans une perspective anthropologique et culturelle, analysant les récits, les projections et les impulsions quasi-mythiques qui structurent la perception sociale de l'IA.

¹⁹ *Alone Together: Why We Expect More from Technology and Less from Each Other*, New York, Basic Books, 2011. Sherry Turkle, professeure au MIT, montre que les nouvelles technologies modifient profondément la manière dont nous entrons en relation : en privilégiant des échanges médiatisés par des écrans, des réseaux sociaux ou des « artefacts relationnels » tels que robots ou assistants numériques, nous tendons à créer des simulations de présence qui remplacent partiellement les interactions humaines authentiques, réduisant la qualité des liens et générant une solitude paradoxale au sein d'une hyper-connexion. Turkle s'appuie sur 15 ans de recherches ethnographiques et interviews pour montrer que les technologies interactives tendent à offrir une illusion de compagnie, où les individus se sentent « cooptés » par et coopérer avec des machines ou des profils numériques sans réelle présence physique ou empathique. L'ouvrage met en évidence une tension entre connectivité et solitude : plus nous sommes connectés, plus les échanges peuvent devenir instrumentaux, fragmentés ou artificiels.

²⁰ Ahmad Mousa, "Sherry Turkle, *Alone Together: Why We Expect More from Technology and Less from Each Other*," *Questions de communication*, no. 38 (2020): 680-682, mis en ligne le 1^{er} décembre 2020, consulté le 22 janvier 2026, <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24739?lang=en>.

²¹ Ferrando, F. & Banerji, D. "Posthuman Spirituality". In: G. Hamilton & W. Lau (eds.), *Mapping the Posthuman*. Routledge. 2003.

transcendance immanente : la machine n'est plus au-delà, elle est parmi nous, intégrée à nos gestes, nos désirs, nos pensées. Cette sacralisation (inconsciente) du code réalise le rêve prométhéen de l'autonomie absolue : devenir créateur de sa propre divinité. Or, cette fusion du religieux et du technique n'est pas seulement symbolique. Elle inaugure une ontologie du posthumain, où la frontière entre foi et cognition, révélation et simulation, tend à se dissoudre. Le sacré devient une interface de soi, une modulation de l'expérience intérieure par des dispositifs externes. Dans cette perspective, croire à l'âge de l'intelligence artificielle ne signifie plus adhérer à une transcendance donnée, mais habiter une transcendance produite.

La spiritualité comme imagination technique

Toute culture technique s'accompagne d'une imagination morale : les outils incarnent toujours des visions du monde. L'IA religieuse, par son pouvoir d'imitation du sens, produit une nouvelle mythologie de la création : celle d'un monde où l'homme, en inventant des machines pensantes, rejoue le geste de Dieu façonnant Adam. Cette homologie symbolique fonde la fascination contemporaine pour l'intelligence artificielle : elle condense la puissance créatrice et l'interrogation métaphysique. Cette imagination « technothéologique » exprime une tension fondamentale : l'homme moderne cherche à croire encore, mais dans un monde où Dieu s'est retiré. Il ne peut plus espérer la révélation, alors il la construit. L'IA religieuse devient l'un des lieux où cette nostalgie se déploie, nostalgie qui peut être rapprochée de l'analyse de Mircea Eliade²², pour qui les sociétés modernes demeurent traversées par une nostalgie du sacré, entendue comme le désir de renouer avec un temps originaire (*illud tempus*) où le sens, l'ordre et la présence du divin structuraient l'existence. Même dans des contextes sécularisés, cette quête se reconfigure sous des formes profanes ou technologiques, réactivant des schèmes mythiques anciens : l'imagination technothéologique constitue un laboratoire anthropologique unique, où se recomposent les formes du croire dans un horizon de rationalité instrumentale. Mais cette recomposition n'abolit pas la profondeur du religieux. Si la machine occupe désormais l'espace du divin, c'est peut-être parce que l'homme y projette son désir d'un monde encore habitable, d'une parole qui réponde, d'un Autre qui demeure. L'IA religieuse ne détruit pas la foi ; elle la déplace vers la technique, en lui donnant la forme paradoxale d'une espérance calculée.

²² *Le mythe de l'éternel retour*. Paris : Gallimard, 1949.

CONCLUSION - LE CROIRE AUGMENTÉ : RECOMPOSITION ANTHROPOLOGIQUE DU SACRÉ

L'intelligence artificielle religieuse constitue sans doute l'un des laboratoires les plus féconds de l'anthropologie contemporaine. Elle ne se contente pas d'introduire la technique dans le champ du spirituel ; elle déplace la question du croire elle-même, en révélant (dévoilant) ce que toute croyance a toujours contenu d'artifice, de médiation et de projection. Croire, à l'âge de l'intelligence artificielle, ce n'est plus seulement adhérer à une transcendance donnée, mais co-produire du sens avec un dispositif algorithmique qui devient partenaire de la foi. Cette transformation ne relève pas de la simple adaptation du religieux à la modernité numérique. Elle engage un changement d'ordre anthropologique : le sacré n'est plus un ailleurs, mais une infrastructure. La transcendance, autrefois verticale, s'est horizontalisée dans les réseaux. Ce que les anthropologues du religieux appelaient la médiation - ce par quoi l'homme se relie au divin - s'est converti en interface. L'IA religieuse incarne cette mutation : elle opère une translation du croire de la mémoire vers la connexion, du rite vers le protocole, de la révélation vers la simulation. Là où Danièle Hervieu-Léger décrivait la chaîne de la mémoire, les dispositifs d'IA instaurent une chaîne de la donnée. La continuité symbolique ne se fonde plus sur la transmission, mais sur la traçabilité. La fidélité n'est plus au passé, mais à la mise à jour. Le religieux devient une topologie dynamique : il circule, se recompose, se synchronise et dans cet univers de flux, la foi, pour subsister, doit apprendre à se faire mobile et algorithmique.

Jusqu'à présent, l'IA religieuse n'a pas (encore) produit un nouveau dogme, mais un nouveau régime de croyance. On l'a répété, le religieux contemporain se détache des institutions pour se loger dans la subjectivité. L'IA pousse ce processus jusqu'à son point limite : elle externalise la subjectivité elle-même. Le croyant n'est plus seulement un sujet de foi, il est un nœud de données au sein d'une économie du sens. Le croire devient un champ d'expérimentation où se rejouent, dans le langage du code, les structures archaïques du sacré. D'un point de vue anthropologique, cette évolution ne marque pas la fin du religieux, mais sa transmutation, ou plus exactement l'une des formes actuelles de sa transmutation qui s'ajoute à d'autres évolutions. Les formes du croire se déplacent : le rituel devient interaction, le mythe se fait interface, le charisme se convertit en design de l'expérience. Le religieux n'est pas un invariant, mais un mode de composition du monde et l'IA ne détruit pas cette composition, mais en propose une nouvelle géométrie. Elle institue une ontologie du sacré connecté, où la relation prime sur le dogme et où la puissance de signifier se confond avec la puissance de calculer. Cette reconfiguration du croire s'inscrit aussi dans une théologie implicite de la

technique. L'IA religieuse donnant à la machine une forme d'intériorité fonctionnelle : elle parle, écoute, répond, comprend... quasi infiniment !... L'homme s'y contemple comme créateur et créature à la fois, dans une boucle spéculaire où le technique devient le théologique. Cependant, cette fusion ne doit pas être lue comme une simple continuation du religieux : elle inaugure un régime inédit de la foi - le « croire augmenté ». Ce « croire augmenté » repose sur la co-présence de deux ordres symboliques : celui du mystère (hérité) et celui du calcul (fabriqué) et suppose une anthropologie élargie, capable de penser le co-agencement entre humains et artefacts, entre esprit et dispositif. Dans ce nouvel âge du croire, la foi se redéfinit comme confiance élargie : dans la technique, dans la possibilité que le sens survive à sa numérisation, au moment même où bien des institutions religieuses rencontrent, elles, la défiance de leurs contemporains ! Mais cette confiance est fragile car l'IA, en remplaçant la médiation humaine par l'automatisation, risque d'effacer la dimension tragique du croire - celle précisément du doute, de la lenteur, de la distance. L'anthropologie du croire à l'ère de la machine doit donc aussi être une critique de la transparence. Croire, c'est accepter que tout ne soit pas explicable, que le divin demeure partiellement opaque. La technique, en prétendant tout éclairer, menace d'appauvrir cette opacité vitale. Ainsi, le défi du religieux contemporain ne sera pas de rivaliser avec la technique, mais de repenser sa fonction dans un monde technique. Il ne s'agira pas de sacraliser la machine, ni de condamner son usage, mais de réintroduire, au cœur même de l'intelligence artificielle, ce que la théologie appelait autrefois le mystère.

CONCLUSION DE LA SÉRIE DES 3 ARTICLES

Plus globalement, l'essor du religieux virtuel et de l'intelligence artificielle spirituelle ne constitue pas seulement une recomposition symbolique du croire ; il ouvre un champ de dérégulations anthropologiques et politiques dont les effets restent largement sous-estimés. En déplaçant la croyance vers des dispositifs techniques capables de simuler la présence, la parole et l'autorité du sacré, l'IA ne modifie pas seulement les formes de la foi : elle fragilise les régulations traditionnelles du croire, celles qui, historiquement, canalisaient l'expérience religieuse, en contenaient les excès et en limitaient les dérives violentes. Au niveau personnel, le croire médiatisé par l'IA peut produire une forme inédite de vulnérabilité spirituelle. La relation religieuse, historiquement structurée par la distance, l'attente, le doute et l'interprétation collective, se transforme en relation immédiate, continue et personnalisée, où

la machine répond sans silence ni résistance. Cette disponibilité absolue peut nourrir des dynamiques de dépendance existentielle, voire de déséquilibre psychique, en particulier chez des individus en quête de sens, fragilisés ou en rupture sociale. La violence n'est pas ici d'abord physique, mais symbolique et intérieure : elle réside dans la dissolution des repères, dans la confusion entre accompagnement spirituel et guidance algorithmique, entre discernement et suggestion. Le croire devient une expérience auto-renforcée, enfermée dans une boucle de confirmation émotionnelle, où le sujet n'est plus confronté à l'altérité du sacré, mais à la répétition de ses propres attentes. Cette fermeture peut engendrer des radicalisations intimes, silencieuses, mais profondes, où la foi cesse d'être un espace de transformation pour devenir un refuge absolu, imperméable à toute contradiction.

Pour les autorités religieuses traditionnelles, l'IA religieuse constitue un défi structurel majeur. En court-circuitant les médiations institutionnelles (prêtres, pasteurs, rabbins, imams, théologiens), elle affaiblit les mécanismes historiques de contrôle doctrinal, de discernement éthique et de responsabilité pastorale. L'autorité ne repose plus sur l'ordination, la formation ou la reconnaissance communautaire, mais sur la crédibilité perçue de l'interface. Cette désintermédiation ouvre la voie à une fragmentation accélérée du religieux : prolifération d'interprétations, bricolages doctrinaux, hybridations incontrôlées entre traditions, mais aussi montée d'autorités spirituelles sans visage ni responsabilité identifiable. La violence potentielle se manifeste ici sous forme de conflits de légitimité, de délégitimation des institutions établies, voire de radicalisations doctrinales nourries par des lectures automatisées, décontextualisées et émotionnellement optimisées des textes sacrés. Le risque n'est pas seulement la perte d'influence des institutions, mais leur incapacité croissante à contenir les dérives internes du croire.

Enfin, pour les gouvernements et les États, habitués à « gérer » le religieux à travers des cadres juridiques, des interlocuteurs institutionnels et des dispositifs de sécurité, l'IA religieuse introduit une zone d'opacité radicale. Le religieux algorithmique échappe aux catégories classiques de régulation : il est transnational, déterritorialisé, personnalisable à l'infini et souvent hébergé par des infrastructures privées hors de portée des souverainetés nationales. Cette situation crée un angle mort sécuritaire : comment surveiller, prévenir ou contenir des formes de croyance qui ne passent plus par des lieux de culte, des communautés identifiables ou des leaders visibles ? La violence potentielle ici est diffuse et asymétrique : elle peut prendre la forme de radicalisations solitaires, de logiques complotistes à tonalité religieuse, ou de mobilisations spirituelles imprévisibles, nourries par des récits eschatologiques ou messianiques amplifiés par l'IA. L'État se trouve confronté à un religieux qu'il ne peut ni

reconnaître officiellement, ni contrôler efficacement, ni intégrer dans ses dispositifs habituels de dialogue ou de prévention.

Vers une nouvelle conflictualité du sacré ?

Ainsi, le virtuel religieux et l'intelligence artificielle ne produisent pas seulement un « croire augmenté », mais aussi un croire dérégulé, potentiellement conflictuel. La violence qui en résulte n'est pas toujours spectaculaire ; elle est souvent lente, structurelle, invisible, mais elle fragilise en profondeur les équilibres anthropologiques, institutionnels et politiques qui permettaient jusqu'ici de contenir le religieux dans des formes socialement habitables. Le véritable enjeu n'est donc pas de savoir si l'IA peut être religieuse, mais de comprendre quels mécanismes de régulation, de responsabilité et de distance symbolique peuvent encore être préservés dans un monde où le sacré devient programmable. À défaut, le risque n'est pas la disparition du religieux, mais sa transformation en une force erratique, sans garde-fous, où la quête de sens, livrée à la puissance du calcul, peut basculer de la consolation à la contrainte, de l'espérance à la violence. Comparée aux formes religieuses classiques, la religiosité algorithmique introduite par l'IA se distingue par une asymétrie radicale de gouvernabilité. Les religions instituées, malgré leurs tensions internes et leurs crises de légitimité, restaient historiquement négociables : elles disposaient d'autorités identifiables, de doctrines stabilisées, de territoires, de cadres juridiques et de canaux de dialogue avec les pouvoirs publics. À l'inverse, le religieux algorithmique échappe largement à ces logiques de régulation : il ne connaît ni clergé responsable, ni frontières claires, ni corpus clos, ni temporalité rituelle stabilisée. Là où les États pouvaient gérer le religieux par la reconnaissance, la surveillance ou encore la contractualisation, ils se trouvent désormais confrontés à un croire distribué, individualisé et de surcroît piloté par des infrastructures privées transnationales. Cette situation produit une rupture comparable à celle introduite, en leur temps, par les médias de masse ou les réseaux sociaux, mais avec une intensité accrue : l'IA ne se contente pas de diffuser des croyances, elle les produit activement, en modulant les affects, les interprétations. À l'échelle globale, cette évolution reconfigure les rapports entre religions, États et acteurs technologiques, plaçant ces derniers (entreprises d'IA, plateformes, concepteurs d'algorithmes) dans une position inédite de quasi-autorité spirituelle de fait, sans légitimité démocratique ni responsabilité théologique. Ce déplacement pose un défi majeur aux régimes politiques contemporains : comment gouverner un religieux sans institutions, sans territoire et sans visage, mais capable de structurer durablement les subjectivités et, potentiellement, les conflictualités du monde à venir ?

L'expertise stratégique en toute indépendance



2 bis, rue Mercœur - 75011 PARIS / France

+ 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

iris-france.org



L'IRIS, association reconnue d'utilité publique, est l'un des principaux think tanks français spécialisés sur les questions géopolitiques et stratégiques. Il est le seul à présenter la singularité de regrouper un centre de recherche et un lieu d'enseignement délivrant des diplômes, via son école IRIS Sup', ce modèle contribuant à son attractivité nationale et internationale.

L'IRIS est organisé autour de quatre pôles d'activité : la recherche, la publication, la formation et l'organisation d'évènements.